



théâtre
de la
parole



L'ART DES
CONTEURS-ACTEURS
*un Théâtre oppositionnel de
confrontation*

Hamadi

Analyse

Décembre 2024

L'analyse est mon artisanat, et mon seul tribut au combat politique. Ces lignes ne mettront en lutte personne mais elles sont, pour la lutte, le mieux que je puisse faire.

François BEGAUDEAU

Lorsque je me suis attelé à cette analyse sur ce que l'on appelle « l'art des conteurs », je n'ai pu réprimer un de mes « *A quoi bon ?* » coutumiers. Comme s'il fallait d'abord exorciser des craintes en moi enfouies, hésitant non pas sur la nécessité de faire mais plutôt -vieille rengaine-, sur la capacité de quelques mots alignés avec plus ou moins de pertinence et de justesse à *changer le monde*, ancienne lubie de tous les improductifs récalcitrants à la société comme elle va. Je sens bien que cette question immobilise et donne raison aux dominations qui nous sont faites mais que voulez-vous c'est la fragilité qui prend ses aises lorsqu'on se rend compte que nos certitudes ne sont que de *sales attitudes*. Mais aussitôt me gagne mon réflexe salvateur pavlovien : la recherche de références. Qui me sauve. Serties dans les livres, encore et toujours eux, les pensées portées, développées, assumées par des auteurs divers et contradictoires souvent m'aident à gagner en assurance. Juste le temps que dure ma réflexion bien sûr.

La phrase mise en exergue de ce texte et que j'emprunte à François Bégaudeau¹ est de cette sorte de pensées encourageantes. Je connais François Bégaudeau, je veux dire que je connais son œuvre, j'ai lu presque tous ses livres publiés à ce jour avec intérêt et curiosité, et je peux dire que cette part-là de lui je l'ai fréquentée et appréciée. Pourtant je ne connais pas François Bégaudeau, je veux dire personnellement, je ne l'ai jamais rencontré et nous n'avons donc jamais pu échanger ni sur son goût pour la bière et mon dégoût d'elle ni sur Johan Cruyff le génie batave inventeur du football moderne et ma référence ultime dans cet art du ballon au pied. Je ne le connais pas François Bégaudeau mais je fais miens ses mots

1 François BEGAUDEAU, *Notre joie*, Pauvert éditions, 2021.

Ce livre est brillant, percutant, sans concession et tellement vrai, sincère, sans fard et sans mensonges... Ce livre est un grand livre. Qu'est-ce qu'un grand livre ? C'est un livre qui vous laisse vibrant et rempli d'énergie de vie donc prêt à la lutte qui a pour but l'émergence d'une vie belle et pleine et tendre et solidaire. Ce livre est le grand livre d'un grand écrivain. Qu'est-ce qu'un grand écrivain ? C'est un être humain qui parle vrai, voilà ce qu'est un grand écrivain.

C'est de la belle ouvrage que ce livre. Je pense à André Suarez (injustement oublié), Pierre Bergounioux (trop peu connu), Albert Cosserey (méconnu) et Jean Genet bien sûr (ostracisé par la doxa réactionnaire). Bégaudeau ne le sait peut-être pas mais il est leur enfant qui comme eux aime la radicalité et la marge pour les défis qu'elles proposent... Je suis sûr que l'ami François jamais ne renierait cette famille d'esprits libres et décalés même si tout en eux, comme en chacun, n'est pas à prendre pour argent comptant...

Cette belle ouvrage (le mot n'est pas anodin parce que je sais qu'à l'instar de Bergounioux, Bégaudeaux est un artisan), je ne l'ai pas lu comme un livre sur l'extrême droite, non. Pas plus sur la situation politique franco-française mesquine, non ! *Notre joie* est un livre d'amour. Sur l'amour. Ce genre d'amour qu'on aurait désiré confier dans des lettres adressées à ceux que l'on aime et dont on partage les luttes partout sur ce putain de cailloux qui vogue dans l'univers dont je ne sais rien... Si un jour la joie m'était donnée de rencontrer François, je lui dirais mon amitié parce que les quelques pages qu'il développe sur ce sentiment sont exceptionnelles et belles et tendres et qui vous font aimer la vie plus que le monde...

et je prends cette thèse comme une des explications possibles de mes propres positionnements, aussi insuffisants puissent-ils paraître. Cette pensée m'a en tout cas remis d'aplomb et donné envie au contraire d'aller chercher le mieux possible ce que je crois pouvoir dire sur la question ici traitée. Ce que j'en comprends c'est que nos mots ne peuvent en effet peser que par le geste artisanal auquel nous les soumettons : les *peser*, les *soupeser*, les *jauger*, les *influer*, les *agir*, les *intimider*, les *déranger*, les *égarer* pour mieux les tester, toutes tentatives saines et essentielles et indispensables en définitive qui consistent à les faire passer au tamis du réel sans jamais nier que cette activité pour aussi dérisoire qu'elle peut apparaître ne vaut que par son dérisoire même.

Chaque fois que l'occasion s'est présentée, certains *camarades militants* ne se privent pas de me reprocher le peu d'effet de mes mots et mon manque patent d'implication et de présence dans la *lutte* qu'ils nomment « véritable ». J'entends le reproche et je le prends comme un appel à une solidarité qui dans leur esprit et comme de bien entendu ne passerait véritablement que par *battre la rue*, *manifeste*, *exprimer son ras-le-bol*, *pétitionner*, *lancer des slogans* bien sentis avant que, l'âme un peu rassérénée, nous rentrions chacune et chacun dans nos temps et nos espaces *individuels*. Notons que le possessif ici est impropre parce que temps et espaces sont dictés (imposés est le mot juste) par d'autres. Mais pas de *Courage fuyons !* Persistons au contraire, résistons à l'air du temps ! Tentons donc d'*analyser*. Et faisons-le sans prendre de gants et avec la radicalité gourmande qui nous caractérise !

Mais avant de poursuivre, il me faut préciser que la réflexion qui suit est subjective. Je le reconnais volontiers et je l'assume pleinement. Même si la formule de Pierre Bourdieu, le *lieu prétendu de la subjectivité* vient nous rappeler avec ironie combien l'idée est saugrenue de croire que tout ce qui est émis (sentiments, idées, affects, trouble, idéal...) serait d'une manière caricaturale classé comme objectif ou subjectif. Malgré toute mon admiration et mon estime pour l'œuvre bourdieusienne, il me plaît de m'inscrire ainsi sans honte dans ce lieu de la subjectivité dont tous nous pouvons faire un outil politique pour ne plus nous taire. Cette petite réflexion donc se prétend, s'affirme, se veut, se réclame de ce genre de subjectivité qui s'ancre dans le réel et son analyse plutôt que ne se réfère à une quelconque idéologie monolithique. La question du conte nous l'aborderons donc comme *un sport de combat* (Bourdieu encore), avec une arme : un cocktail d'expériences, d'intuitions et de raisonnements mêlés.

Le conte ne dit pas qu'il dit est la phrase la plus fulgurante, la plus précise, la plus aigüe et la plus rapprochée du cœur vivant de la matière conte qu'il m'a été donné de lire. D'une profondeur abyssale, véritable puits sans fond comme le conte lui-même. La plus assourdissante affirmation aussi pour les espaces insondables qu'elle envahit par échos infinis. J'envie sa concision, son habit énigmatique et son allure contradictoire. J'aurais telle-

ment aimé être capable de la formuler moi-même parce que lumineuse qui met en lumière le centre du centre de ce matériau de littérature orale. Je n'en ai malheureusement pas eu le talent et je me contente de la reprendre à Nicole Belmont² (que j'ai eu le plaisir de rencontrer et à qui je rends volontiers ici un hommage appuyé).

Oui, le conte dit mais si conteurs et auditeurs-spectateurs devaient se satisfaire par naïveté ou par paresse de ce qui est immédiatement offert à leur *entendement* (au sens *d'ouïr* et de *comprendre*), rien ne se dirait de vrai et de réel dans cet échange.

Prenons un petit détours pour dire que ce que j'affirme ici pour le conte nous pouvons l'appliquer sans risquer de se tromper lourdement, à toutes les autres disciplines artistiques. Un son ne dit pas ce qu'il dit, il n'offre jamais en totalité ce qu'il fait entendre. L'oreille humaine, si elle peut être absolue pour certains, reste limitée pour la majorité, alors que le son (parce que pas assez savant en la matière, je n'ose pas affirmer qu'il est illimité), semble habiter des territoires au-delà de toute perception. Un mot ne dit pas ce qu'il dit tant lors de sa formulation, nous ne formulons pas la même chose de lui, et à son écoute je n'entends pas ce qu'entend mon voisin d'autant plus si nous ne participons pas tous deux du même monde, je veux dire si nous appartenons par exemple à des origines ethniques, à des cultures et surtout à des classes sociales différentes. Pareillement un trait de couleur sur une toile ou sur un mur ne dit pas ce qu'il dit, telle ou telle couleur ne dit jamais seulement elle-même. Si le fait-divers (selon Pierre Bourdieu) fait diversion, on peut peut-être oser que le divertissement fait autant diversion. C'est pourquoi je pense que l'art *véritable*, j'entends par ce mot l'art dont l'objectif n'est pas seulement de nous *divertir* -activité aimable et respectable par ailleurs-, de nous extraire du réel et de nous le faire oublier mais de nous plonger au contraire dans la suie, la boue, la merde du réel, qui est matière, bruit et odeur comme dirait un ancien président français.

On m'a appris (On ici s'appelle Melle Reynaert, institutrice d'école primaire qui n'arrêtait pas de nous servir à l'âge de onze ou douze ans la formule éculée, épuisée, rétamée à force de répétitions : *Comparaison n'est pas raison !* Mais au risque de fâcher Melle Reynaert, je mets un petit bémol à cette sentence : dans le domaine de la parole qui nous occupe ici, il ne s'agit justement pas seulement de raison. Si la Raison avec un grand R domine toute la pensée occidentale depuis René (Descartes), il n'en demeure pas moins que son territoire est limité. Limité à quoi ? A l'entendement suffisant pour continuer à marcher, manger, échanger... bref satisfaisant pour l'épiderme de nos vies. Alors que d'autres couches, d'autres strates, d'autres territoires souvent escamotés au premier regard et à la première écoute, existent -préexistent peut-être- et nous échappent, nous bernent et se dérobent au réel que nous ten-

² Nicole BELMONT, Poétique du conte, essai sur le conte de tradition orale, Gallimard, 2001.

Dans un conte nous connaissons d'emblée ce dont il s'agit : l'objet du crime, l'enquête à mener et la résolution de l'énigme. C'est ce qu'une série policière des années septante de l'autre siècle a emprunté au monde du conte : Columbo

tons de toucher. Ces *couches-là*, dont je parle ici, enrichissent notre présence au monde pour qui sait les écouter et les reconnaître pour ce qu'elles sont, des dimensions riches et passionnantes que l'élevage intensif auquel tous nous avons été soumis, de la famille à l'école, nous a amenés au mieux à taire et au pire à mépriser.

Par ailleurs -la pratique de près de quarante ans de cette matière me l'a appris-, contrairement à ce qu'on pense, l'objet même de ce qui est devenu une discipline n'est pas la fiction en son premier degré : *quelqu'un*, souvent de banal (dans le sens qu'il n'est pas un super-héros à la Marvel d'aujourd'hui), à qui il arrive *quelque chose* de pas banal parfois. Non, un essentiel plus large, plus étendu, embrassant plus que les balises restreintes de nos vies est ailleurs. Dans ce qui nous échappe et qui, à notre insu (notre non su !) nous habite, nous meut et dicte par là-même pour une grande part, nos gestes et nos positionnements.

Si nous savons donc d'emblée l'essentiel de l'histoire³, qui en est le protagoniste, à quel déséquilibre ce ou cette pauvre bipède est confronté et à quel *nouvel équilibre* écrit et entendu, sa quête le ou la mènera, en revanche nous ne savons rien de leur cheminement, des écueils qui les heurteront de plein fouet jusqu'à les meurtrir dans leur chair (nombre de héros et/ou héroïnes sont en effet amputé(e)s d'une part de leur corps physique pendant ce voyage)⁴, et des aides qui adouciront pour une part l'ardu de la quête. C'est à cet endroit précis, pour qui sait s'y abandonner, qu'est *l'autre langue* (ce que le regretté Henri Gougard, le seul véritable conteur moderne, appelait *langage obscur*). Cette autre parole⁵ du conte, inaudible à la première écoute et à la première lecture, là où les contours du réel vécu se teinte du vrai, je veux dire de la vérité des êtres, est indispensable pour la compréhension de ce qui peut sinon apparaître au mieux comme historiettes ou au pire *parole de bonnes femmes*⁶. Parce que soudain affaibli par la quête l'initié(e) se laisse envahir par d'autres terres que celles qui lui sont connues, une sorte de double fond, de deux plans de lecture de nos vies.

Mais comment s'écrit ce brouillage intrinsèque à la parole du conte ?

Le conte dissimule, soustrait au regard immédiat, il maraude, il chaparde, il masque à la vue, il jette un voile épais sur le *message* et par là affaiblit la volonté de quiconque entend tout dominer, tout comprendre, tout maîtriser. Installe volontairement un rapport de force entre celui qui dissimule et celui à qui on dissimule. Il scelle des trésors, des messages, des enseignements, des croyances et pensées sur le monde, il recèle des secrets sur l'humain que d'aucuns voudraient maîtriser et avec ces secrets les humains qui les détiennent. Il dérobe

3 Ceci s'applique au conte d'initiation ou conte merveilleux.

4 Ces amputations physiques renvoient toujours à des amputations symboliques...

5 C'est en hommage à ce qui nous a toujours semblé l'essentiel en ce domaine que nous avons voulu appeler la première revue sur le conte en Belgique : *l'autre parole*

6 Si je voulais être un peu taquin, je dirais que cette insulte (voulue comme telle par le monde masculin) est une médaille accordée à ce matériau par des imbéciles.

les possessions illégitimes des imposteurs du réel, vole ce qu'il peut, camoufle, déguise et se déguise, farde et se farde, éclipse à la connaissance premier degré, tait enfin ! Car là est sa nature, taire ce qui est et se taire lorsqu'on le passe à l'interrogatoire. Tenir, faire front, résister à la disparition, à l'*invisibilisation* (de ceux que l'on appelle aujourd'hui *les invisibles*).

Remplacez le mot *conte* par le mot *femme* dans le paragraphe qui précède et vous comprendrez pourquoi cet art de la parole est éminemment féminin, pourquoi il est en conséquence dédaigné, méprisé même, et pourquoi, je l'affirme ici avec force, c'est un art d'opposition de fait, de confrontation stratégique et de résistance affirmée.

Pour laisser cette question momentanément en suspens, je pourrais dire qu'en ne disant pas ce qu'il dit, le conte se livre à une activité contrebandière qui malgré tout ce que je viens d'en dire restera complexe à définir, à circonscrire, à enfermer... Et c'est tant mieux.

Un Art, voilà ce dont il s'agit.

Le titre « **l'art des conteurs-acteurs, un théâtre oppositionnel de confrontation** », comme tout intitulé donné à un article, à un essai... à tout texte en réalité, est à la fois un condensé du contenu et une manière de proposer un champ pour la réflexion qui est censé donner à penser, à définir des territoires, à énoncer des hypothèses, à clarifier des enjeux, à spécifier des questionnements et à établir des correspondances, des liens, des réseaux entre les différentes facettes de la question à traiter. Le décryptage de tous les termes du titre proposé nous aidera donc ici à mieux comprendre.

Nous soutenons que la discipline nommée ci-dessus est un art, c'est-à-dire une *activité*, complexe à saisir parce qu'elle tient du domaine de la *pâte humaine* (comme diraient ceux du *Théâtre*). Une activité qui brasse des mots, des images, des territoires, des classes sociales, des débats, des argumentaires, des relations entre genres, et destinées à toucher les sens et les émotions d'un *public*. Le conte est assurément un art en cela qu'il livre un discours que nous appellerons *l'événementiel*, l'histoire en somme. Mais il suffit de penser à la formulation *il dit, elle dit* pour entendre que dans le même temps qu'il s'énonce, qu'il développe un discours sur le réel, il s'observe tenir ce discours et par là porte un discours sur lui-même, ce qui me semble être une des caractéristiques de toute discipline artistique.

A l'appui de cette affirmation, me revient en mémoire la recherche puis la collecte que j'ai effectuée il y a quatre décennies déjà (hélas !) où se mêlaient dans le chef de chaque conteur et conteuse rencontré(e)s les histoires racontées et l'analyse à distance de ces mêmes histoires, sous la forme de ce que nous avons voulu appeler transmission (et non pas enseignement au sens strict) *de qui dit, de ce qui est dit de qui on parle, d'où on parle, et pour quels objectifs ?*

Comme pour ce qui va suivre, nous pourrions en faire la démonstration en explicitant les contenus, les modalités, les techniques, la grammaire, l'histoire... mais une analyse n'y suffirait pas. Nous réservons ce travail pointu et exhaustif pour une étude ou un ouvrage à venir.

Un art de la parole qui engage. Ses agencements de mots, de syllabes, de sons, d'idées, de concepts, de faits, d'émotions, d'*en - jeux* permettent à un groupe de personnes, hommes, femmes et enfants de faire œuvre commune. La parole ici porte le sceau du monde populaire. Art sans artifices. Phrases courtes, concises, précises, allant à l'essentiel. Parce qu'elle engage, la parole du conte doit être immédiate, claire dans son énoncé (si pas dans son contenu comme nous l'avons dit). Émanant des classes les plus basses (comme disent ceux qui entérinent la hiérarchie entre classes sociales), la parole se pose comme un fait, dans son oralité assumée, jouissive et concrète et imagée en opposition tranquille avec la langue écrite, normée et normative, étendard des classes dominantes dans les sociétés occidentales ou non d'ailleurs.

Pour clarifier un peu mon propos j'invoque un souvenir : Lors d'une de mes nombreuses rencontres avec le musicien conteur Michel Hindenoch pour qui j'ai une grande estime, notre discussion en est venue à porter sur le temps à utiliser pour faire le récit d'une histoire. Je soutenais, pour les raisons décrites ci-dessus, que le présent du récit (ce qu'au temps lointain de ma scolarité on appelait le présent historique) me semblait au plus proche de la parole conteuse. A quoi Michel répondait par son amour du passé-simple qui, selon lui, faisait non seulement la beauté mais le caractère même de la langue française. En réalité, le débat entre nous tournait autour de : parole populaire contre parole bourgeoise, oralité contre écriture, conte oral contre conte écrit.

J'aurais pu complexifier notre échange en questionnant le rapport au temps des milieux populaires et des milieux dominants. J'aurais pu expliquer que le présent raconte la vie des *petits* qui vivent au jour le jour et auxquels les conditions de vie misérables ne permettent aucune projection ni dans le passé encore moins dans le futur tant l'obligation leur est faite d'avancer pas à pas et jour après jour. J'aurais pu parler des caractères de cette littérature orale qui disent le monde populaire : l'accumulation d'actions et d'événements là où il n'y a rien à accumuler dans le réel vécu. J'aurais pu évoquer les répétitions comme moteur de la parole, outil pour les conteuses et conteurs du monde populaire illettré dans leur souci de mémoriser les étapes et péripéties et épreuves de l'histoire à raconter, d'en être ainsi les gardiennes et gardiens et les transmetteurs.trices. J'aurais pu ajouter que la charpente même du conte tient de ça, d'une façon (je dis façon parce que ce mot vient de façonner, donner une forme...) d'envisager temps et espaces... Bref, j'aurais pu insister sur l'aspect populaire

en opposition à la norme standard des récits. Et montrer qu'en cela oui le conte est dans une opposition de fait et dans une confrontation évidente et ininterrompue au monde dominant (l'homme, le riche, le col blanc, le prêtre, le juge, le roi...) encore davantage depuis que l'écrit s'est imposé aux sociétés de traditions orales.

J'aurais pu oui mais chat échaudé craint l'eau froide. J'ai appris souvent à mes dépens qu'en cette matière hautement inflammable les débats entre conteurs et conteuses sont véritablement inexistantes parce que ramenés sauf exception à de vulgaires questions de personnes. Alors *A quoi bon ?*

Un art politique de la relation,

Aucun conteur et aucune conteuse dignes de cette magnifique activité du verbe vivant (incarner donc) ne peut se permettre de commencer un récit avant d'être légitimé dans leur prise de la parole par le fameux *et alors ?* qui vient de son partenaire de jeu, l'auditeur. On prend la parole parce qu'elle nous est donnée. Une fois que la parole nous est donnée, il faut la mériter et, à l'instar de Shéhérazade, susciter l'intérêt de celui ou de celle qui écoute qui sans cesse stimule le récit et l'énergie du conteur ou de la conteuse par d'incessants *et alors ? Et la suite ?*. Sans cette stimulation constante et confiance ainsi faite au récit et à celui ou celle qui le porte, rien ne peut réellement se passer dans une relation saine, acceptée de part et d'autre, pleinement consentie dirait-on aujourd'hui. Et si j'emprunte ce terme et la signification que l'époque lui a précisé, c'est parce qu'il en va de *l'amour* dans cette relation des profondeurs entre des femmes et des hommes réunis autour d'une histoire.

Cette manière libre et égalitaire d'envisager cet art le transforme en acte de liberté. Liberté d'interroger la lettre et l'esprit d'une histoire que se raconte aux fins de comprendre mieux ce qui se raconte. Par son opposition à toute parole dogmatique, qu'elle soit savante, religieuse, juridique..., la relation contée n'est pas simplement rencontre conviviale (c'est la méprise dans laquelle plusieurs générations se sont fourvoyées, vision new âge du conte où le sentiment d'être ensemble se suffit à lui-même et efface donc tout ancrage social revendiqué, fort, fait de luttes sous-jacentes à la trame apparente du récit et de la rencontre), elle est est du côté de l'égalitarisme plutôt que de la hiérarchie et si la *démocratie* est le lieu du débat, de l'opposition critique, de la confrontation avec tous les mécanismes (ou institutions) qui emprisonnent ; si elle l'agora est la place où se déploie le dissensus plutôt que le lieu d'une adhésion de troupeau qu'on appelle consensus, alors la parole du conte est éminemment démocratique. Liberté, résistance et humilité sont indissociables dans ce cas.

A l'inverse, les conteurs qui s'imposent en imposant d'emblée ce qu'ils sont venus régurgiter face à un auditoire qui n'a rien demandé ne sont que de petits potentats de bazar. Je dis

potentat parce qu'il s'agit dans ce cas de prise d'otage (on parle d'ailleurs de public captif), d'une parole autoritaire voire totalitaire qui accepte les présupposés qu'il y a quelqu'un qui parle et quelqu'un qui se tait, quelqu'un qui sait et quelqu'un qui ne sait pas... une relation hiérarchique donc, stérile, sèche, aride et sans saveur. Sans fruit. Vide sidéral. Et prosaïquement, prestations souvent pitoyables.

Conclusions provisoires

Parce qu'il est *oppositionnel*, l'art du conte est là pour débusquer ce qui gratte, pour s'élever contre l'ordre établi, pour débusquer les rapports de force sociaux auxquels sont *confrontées* toutes les minorités (questions de genre, de racialisation, de croyances, de socles culturels...),

Parce qu'il est de *confrontation* (sa nature populaire explique cette posture), sa capacité est infinie à être le miroir satirique de nos comportements sociaux ; il se dresse pour offusquer et créer le débat et non pour créer un unanimisme béat. Et parce que de *confrontation*, cet art plurimillénaire reprend sa place de contre-pouvoir face aux autres paroles (juridique, judiciaire, religieuse, savante, marchande...) toutes-puissantes hier et plus encore aujourd'hui dans le monde libéral-capitaliste, et dont elle se moque et qu'elle met en cause et qu'elle appelle à renverser.

Et si nous considérons cet art millénaire comme une manière de lutter au quotidien, dans une relation collective au monde, nous pourrions démentir le philosophe Geoffroy de Lagasnerie⁷ qui dit : *On fait dans la culture quand on a renoncé à faire la révolution.*

Questions qui restent...

Pour convaincre que l'art de la parole et de la relation) est un magnifique théâtre oppositionnel de confrontation :

Que nous faut-il inventer dans le champ de la Formation ?

Les rythmes ? les contenus ? Investir des apprentissages connexes (psychologie, sociologie, histoire(s) du monde populaire ?)

Dans l'étude des répertoires, que faut-il revoir ?

Et comment les envisager, ces répertoires, à l'aune de la période historique que nous vivons aujourd'hui où les questions de toutes les minorités s'imposent ?

Dans le champ du spectaculaire, quelles sont les thématiques contemporaines susceptibles

⁷ Geoffroy de LAGASNERIE, L'art impossible, PUF, 2020.

d'être porteuses de vivacité politique et de débats permanents quant à nos conditions de vie ?

Dans le domaine de l'histoire de la discipline, comment faire le lien entre les générations de conteurs et de conteuses pour retisser la trame des combats à mener et dont les munitions seraient les histoires, nos histoires... ?

Pour terminer, une phrase d'Hannah Arendt qui pourrait être une définition possible et fertile de l'Art du conte et un manifeste pour toutes les conteuses et tous les conteurs contemporains : *Partout où règne un silence politique, il faut prendre la parole. Partout où une parole fait sens, il faut faire écho. Passer le message, c'est faire passage. Les mots justes trouvés au bon moment sont de l'action.*